

“Le jour était fixé pour les plaidoiries, lorsque j'ai reçu, signé de Monseigneur, le 1er février 1894, un désistement pur et simple tant de l'instance que de l'action, c'est-à-dire de la procédure comme du fond du droit. Je l'ai accepté, et l'affaire fut ainsi terminée.”

Les Vieux-Papiers n'étaient pas encore au bout de leurs peines. Le 20 février, les *Semaines Religieuses* de divers diocèses recevaient une communication de l'évêché de Langres, priant les intéressés d'adresser désormais tous livres, journaux, revues, papiers, etc... destinés à l'Œuvre des Vieux-Papiers, non plus à la maison Saint-Pierre, mais à M. l'abbé Garnier, supérieur du petit séminaire de Langres, nommé directeur par S. G. Mgr l'évêque.

Il est clair que Mgr Larue, ne se sentant pas de force à lutter devant les tribunaux civils avec le bâtonnier des avocats, a voulu masquer sa retraite en instituant une œuvre rivale. Les Vieux-Papiers protestent naturellement avec la dernière énergie contre cette manœuvre qui renouvelle par un moyen détourné et au mépris de droits reconnus par le fait du désistement d'action des prétentions qu'on croyait abandonnées.

Les Vieux-Papiers restent donc ce qu'ils étaient hier. Ils se drapent dans leur dignité offensée, et déclarent s'en tenir à l'exécution loyale d'un contrat judiciaire librement consenti. C'est leur droit et leur devoir. Ils rappellent qu'en avril 1893, ils ont envoyé au pape, par l'intermédiaire de Mgr Larue lui-même, quatre mille francs pour le Saint-Père !

Qui sait, c'est peut-être cette prospérité indiscrètement affichée qui a attiré sur les Vieux-Papiers le désagrément d'une concurrence épiscopale.

A. B. C.

## VARIETES

### CAUSERIE DE LA SEMAINE

Les ennemis et les jaloux de la France vont essayer de faire croire à une terreur qui existe seulement dans leurs imaginations. Paris n'a cessé d'être la plus habitable de toutes les villes, et comme le carême est fort écourté cette année-ci, on se dépêche de s'amuser, on jouit autant qu'on peut de la saison. Vraiment la bombe et les anarchistes n'occupent même pas les conversations. On était bien plus curieux avant-hier de savoir sur qui s'étaient portées les voix académiques, que de s'informer si une nouvelle bombe avait fait de nouvelles victimes. Le favori du jour n'était pas le sombre Henry ; c'était l'exquis poète José Maria de Hérédia. Cette crânerie n'est pas légèreté, mais sagesse et tranquillité de force. Ces Parisiens sont les mêmes qui, le dimanche, en 1871, pendant le siège, conduisaient leurs enfants sur les fortifications pour voir tomber les obus.

La seule nouveauté que nous ayons apprise ces jours-ci, c'est que les anarchistes ne vivent pas en solitaires, mais dans un parti organisé. Les prédi-

cateurs de la doctrine sont une bande d'internationaux qui trouvent la France sur leur chemin quand ils passent de Barcelone à Londres. Ils ont des affiliés en Italie et dans toute l'Allemagne. Il serait plus aisé de se débarrasser d'eux que de l'influenza, si seulement on voulait s'entendre et opérer avec ensemble.

Nous avons connu des jours — ils sont tout voisins — où l'anarchie était chez nous une mauvaise comédie. Un déclassé réunissait quelques jeunes gens à l'arrière salle d'un cabaret, et il leur exposait, à sa façon, les doctrines du nihilisme ; puis, secrètement, il se rendait à la Préfecture de Police et disait à la Sûreté :

— Il y a dans mon quartier un groupe anarchiste important. Donnez-moi deux cents francs par mois et je vous tiendrai au courant de toutes ses démarches.

Il se trouva des préfets pour accepter cette combinaison. Ils estimaient que par cet artifice — dont ils n'étaient pas dupes — ils sembleraient bien informés. Ce système avait pourtant, entre autres inconvénients, ce vice grave : le jour où l'on cassa aux gages les indicateurs anarchistes, le mouvement était créé. Une fois de plus on avait follement agi en jouant avec le feu.

Il y a deux ans, un médecin et un avocat qui, l'un et l'autre, avaient eu l'occasion de prêter à un anarchiste militant l'assistance de leur art, me menèrent chez lui pour y déjeuner ; c'était le fameux crémier de la rue Joquelet, Constant Martin. J'avoue que j'interrogeai cet homme avec curiosité. Il m'a laissé l'impression d'une brute rêveuse ; — une brute, car il approuvait toutes les férocités de la propagande par le fait ; un rêveur, car les plus chimériques idées du *Contrat social* bourdonnaient dans sa tête comme un essaim de frelons dans une ruche. Il avait la superstition de *l'homme de la nature*. Il racontait gravement que la loi avait tout corrompu. Il revenait sans cesse à cette phrase, qui semblait comme le *leit motiv* de toutes ses divagations :

— Un enfant naît sur la terre. Il ne connaît pas les contrats de propriété, les usurpations commises avant sa naissance. La place sur laquelle sa mère l'a déposé doit lui appartenir.

Dans un coin de la crémérie, il y avait une forme affaissée. C'était la femme d'un compagnon italien arrêté quelques jours avant et reconduit à la frontière. Cette femme, errante et sans logis, était venue tomber là. Elle attendait qu'on eût quêté parmi les compagnons de quoi lui payer son voyage. Elle avait au sein un enfant qui tétait. Le lait ne venait pas, mais les larmes ruisselaient sur ce vagissant paquet de linges.

Je donnai mon obole à cette malheureuse, comme les autres. Et je pensais :

— Oui, il faut déraciner, même avec le feu et le fer, la mauvaise plante de haine. Mais l'effort sera vain, si, dans le champ de la souffrance humaine, nous ne semons pas l'amour.

HUGUES LE ROUX.